

ENTRE CIEL ET LUTHER (3) Parce qu'il a été pasteur, puis journaliste à la Vie protestante avant de devenir conseiller municipal, cet esprit éclairé possède peut-être une meilleure vision de la foi et de ceux qui la pratiquent. Tout en restant profondément protestant!

Cédric Némitz, ou le calviniste épicurien

PIERRE-ALAIN BREZIKOFER

Il possède le parcours éclectique des esprits en quête perpétuelle de connaissance. Mais certes pas de foi, tant il est vrai que Cédric Némitz ne l'a jamais perdue. Licencié en théologie de l'Université de Neuchâtel, il a tour à tour été pasteur à la paroisse réformée de Bienne, journaliste à la Vie protestante, après avoir accompli sa formation de journaliste à Lausanne, puis enfin – on saute quelques étapes – conseiller municipal à Bienne, responsable de la Formation, de la culture et du sport.

Forcément, face à un tel cursus, on s'est permis de lui demander s'il lui permettait de porter un regard plus aigu sur la foi et, surtout, sur ceux qui la pratiquent. Ainsi interpellé, il reconnaît que sa vision médiatique, donc en quelque sorte extérieure, lui a permis de parler vrai tout en restant proche de la religion. La politique l'en a peut-être éloigné. Mais, ce qui le préoccupe surtout, c'est cette distance qui se creuse entre la vie des paroisses et celle de la cité.

«Une des forces de la Réforme consistait à être de son temps. Car il faut l'être. Et le religieux fait partie de la cité, de la vie. Pareil objectif doit demeurer notre défi en tant que protestants.» Sous-entendu: pas question de se cloisonner dans la routine paroissiale, mais, bien au contraire, de favoriser les collaborations avec le monde de la ville et l'univers associatif.

La passion de la presse

Si on se réfère à sa biographie, on constatera que Cédric Némitz a abandonné en premier la profession de pasteur. Il ne veut pas pour autant entendre parler de frustration: «Quand les gens me demandent si je suis pasteur, je réponds toujours que oui. Je reste d'ailleurs un pasteur consacré. Dernièrement, mon cousin m'a ainsi demandé de célébrer son mariage. Comme je suis conseiller municipal, j'ai refusé...»

Il admet certes que la vie en paroisse n'est pas toujours évidente. Mais, ajoute-t-il bien vite, c'est sa passion de la presse et des médias qui l'a poussé à devenir journaliste. Alors, quand un poste s'est libéré à la Vie protestante, il y a presque décelé un si-

gne du destin. Et surtout la faculté de promouvoir les activités d'une église ouverte sur le monde, tout en manifestant son engagement chrétien dans une profession qui le fascinait.

Halte à la mollesse

De façon un peu cynique, on lui a glissé que prêtre dans la Vie protestante lui permettait d'atteindre davantage de monde que dans une paroisse. Eh bien, il n'en disconvient pas. Mais, insiste-t-il, ce qu'il aime par-dessus tout, c'est le journalisme engagé. Celui où le lecteur distingue aisément de quel bois se chauffe l'auteur du texte. Hep! Calvin n'était pas un mou, lui non plus. Quant à Cédric Némitz, il ne croit pas du tout aux «soi-disant jamais impliqués». Et puis, à la VP, l'équipe assumait son orientation, cette volonté d'actualiser la religion. Avec un esprit critique, cela va évidemment de soi. Notre interlocuteur se souvient notamment d'un papier assez dur sur Jean-Paul II qui lui avait valu quelques réactions pour le moins courroucées. «Mais nous critiquions aussi note camp», glisse-t-il bien vite. De toute façon, l'une des spécificités du protestantisme ne consiste-t-il pas justement à se forger une opinion par soi-même? Pas seulement religieuse, tant il est vrai qu'il convient aussi d'être critique dans sa vie à soi: «Il ne doit donc jamais y avoir un prêtre ou un sacerdoce qui me dit quoi faire. C'est à la fois très protestant, très sain et très moderne, insiste Cédric Némitz. Non, on ne veut pas se laisser manipuler. Il faut qu'on soit convaincu soi-même.»

Et la politique? Qu'en disaient les pères de la Réforme? Eh bien, pour notre homme, cette révolution s'appuyait sur deux valeurs essentielles, la liberté et la responsabilité. «Or, on n'est pas libre sans être responsable des autres, de la vie, de l'environnement, avec une exigence de cohérence en prime. Rien à voir avec le jésuite qui dit toujours «on s'arrange», sourit notre calviniste impénitent. On tend à être cohérent dans sa vie. Quant à la politique, elle exige justement qu'on soit cohérent. Qu'on puisse rendre compte de ce qu'on dit et de ce qu'on fait. C'est très protestant. Et très Jura bernois. Ici, on n'aime pas les lou-



Cédric Némitz: un parcours peu banal au service de la foi et de ce calvinisme dont il se revendique résolument.

ARCHIVES JDI

« Les protestants s'efforcent toujours de définir dans quel contexte un texte biblique a été écrit. Il y a des contradictions... »

CÉDRIC NÉMITZ PASTEUR ET HOMME POLITIQUE

voyeurs. Et la lecture de Calvin, peut-être poussée à l'excès, nous procure aussi des bases. Evoque des principes qu'il convient d'appliquer jusqu'au bout.»

Autre idée forte? Chaque être humain est capable de LE faire. De suivre l'école publique, de gérer sa vie, de penser par soi-même: «C'est très individualiste, mais surtout très démocratique, commente Cédric Némitz. Or, au 16e siècle, la démocratie n'existait pas encore. Quand Calvin façonne sa ville, l'idéal du protestant libéré consiste à dire «arrêtez de nous faire prendre des vessies pour des lanternes!» Oui, un bel idéal de démocratie. Tout ce que la Suisse est devenue! La démocratie directe, le fédéralisme, le respect des différences. Eh bien, les protestants ont ciselé ça au 16e siècle.»

Socialiste, Jésus?

Ce qui nous mène à la question bête, adressée au politicien socialiste! Jésus: communiste, marxiste, socialiste?

«Ce qui est sûr, c'est qu'il ne pourrait pas être Front national. Il n'était pas raciste, et farouchement opposé à l'exclusion. Il pratiquait l'amour du prochain. Sa grande idée? La solidarité. Eh bien, tout cela devrait exister dans tous les partis, non?»

A part ça, le protestantisme aurait-il évolué depuis la Réforme? «Oui, mais pas assez! Certes, il y a eu d'autres réformes après la Réforme. Au 19e et au 20e, notre théologie bifurque sur l'historico-critique. Donc, on s'efforce tou-

jours de définir dans quel contexte un texte biblique a été écrit. Parfois, il y a des contradictions. Ainsi, l'archéologie permet aujourd'hui d'affirmer qu'il n'y a jamais eu de muraille à Jéricho. Cette approche est une grande révolution que les Évangéliques refusent. Eux, ils suivent toujours le texte à la lettre.»

Cédric Némitz milite au contraire pour un protestantisme libéral et ouvert: «Songez que nous avons célébré notre partenariat avec mon mari il y a dix ans dans une église. L'Église bernoise a d'ailleurs été l'une des premières à reconnaître cela. C'est tout à son honneur. Mais qu'en dirait Calvin?» Patience, on y vient!

Austérité ou dépouillement?

Pourtant, quand on les compare aux évangéliques et aux catholiques, on relève toujours l'austérité des protestants.

«Bon, nous ne serons jamais clinquants, c'est sûr. Nous n'aimons pas ça. Moi, je me définis pourtant comme un calviniste épicurien. Quoi qu'il en soit, une église romane me parle beaucoup plus qu'une baroque. Oui, la grande simplicité me parle. Alors, où se situe le spirituel? Peut-être dans ce vide, plus explicite pour nous que 25 icônes.»

Question d'éducation protestante, peut-être aussi. Qui a d'ailleurs déteint sur toute cette région. «A Bienne, par exemple, on n'aime pas les excès et le paraître. Tout au contraire, on cultive une certaine modestie.»

Comme dans le Jura bernois, en fait. ●

«Les doctes parlent...»

ÉLITAIRES, LES PROTESTANTS? Michel Ummel, ancien (pasteur, ndlr) l'a affirmé récemment: «Chez les protestants, les doctes parlent.» Sous-entendu: un ministre du culte protestant doit être au bénéfice d'un cursus universitaire. Quant à Cédric Némitz, l'image qu'il a de la fonction est un peu celle de l'instituteur. Cela dit, ce pasteur-là célèbre le rite sacré, la mystique. Il est là pour expliquer et permettre d'apprendre. De se forger une opinion, bref, d'avancer. «Pour ça, il faut qu'il soit bon, qu'il ait reçu la meilleure formation, insiste notre interlocuteur. Parce que le peuple a droit à cela. La mauvaise face, ce sont les théories nébuleuses. Alors, oui, les protestants exigent une formation de pointe, car la population le mérite. Et nous ne voulons pas non plus d'une théorie évangélique. Nous pratiquons une lecture critique de la Bible, qui n'a rien à voir avec le fondamentalisme. Il est clair que c'est moins people, moins TF1. C'est aussi une faiblesse, je l'admets, dans la mesure où nous manquons peut-être parfois d'émotions...»

CHOQUER CALVIN? Reste à se demander si Calvin et les autres réformateurs seraient choqués aujourd'hui par l'évolution de la vie en société et des mœurs, religieuses ou autres.

«Calvin serait effectivement choqué. Mais il a tout fait pour qu'on en arrive là, rétorque notre calviniste biennois. Alors, oui, je pense qu'il assumerait aujourd'hui cette évolution, car la théologie qu'il a initiée consiste justement à continuer d'évoluer sans répit. N'a-t-il pas bazaré lui-même la théologie du Moyen Âge, avec ses images pieuses, ses indulgences? A son époque, on vendait de la superstition. Et, tout à coup, les gens se sont retrouvés face à la simplicité de pasteurs qui leur expliquaient les Évangiles, plutôt que de leur faire peur. Eh bien, croyez-moi, la célébration religieuse de couples du même sexe paraît presque confortable par rapport au véritable chaos suscité à l'époque par les théories novatrices des réformateurs!»

ZONES D'OMBRE Reste que tous ces réformateurs n'étaient, paradoxalement, pas toujours des petits saints. Calvin fait mettre à mort Michel Servet, médecin et théologien. Quant à Luther, il n'aimait pas trop les juifs, non? «Il est même profondément antisémite. C'est pourquoi j'ai un problème avec lui. Il a écrit quelques textes littéralement effrayants, souligne notre interlocuteur. Calvin, lui, va certes aussi très loin dans la rigueur, mais on ne lui connaît pas d'écrits où il dérape comme Luther. Quant à Servet, il a quand même accompli l'acte le plus inadmissible à cette époque. N'a-t-il pas contesté la Trinité, ce qui faisait alors figure d'hérésie absolue? Si Calvin avait accepté pareille situation, c'est toute l'Église de Genève qui aurait été déclarée hérétique. En ce temps-là, la tolérance n'existait certes pas. Quant à Calvin, il n'a peut-être pas eu le courage de réagir...»

Cédric Némitz, qui aime beaucoup l'apôtre Paul, relève, en guise de conclusion, que ce dernier a commis quelques grossières erreurs, lui aussi.

Des hommes, pas des dieux! Tout simplement... ● PABR



Luther: de forts relents d'antisémitisme dans ses écrits. DR